

Une copie d'après nature (Kopia z natury) par Agnieszka Kumor

– C'est ma grand-mère qui avait attiré mon attention sur ce point spécifique : mon père plaçait souvent les motifs importants aux confins de la scène principale. Ils restaient là presque imperceptibles pour les autres protagonistes. Grand-mère disait que le monde était aveugle, indifférent au destin des pauvres paysans. Le monde ne leur confère pas l'humanité, et encore moins ce qui relève du sacré. Mais elle affirmait que le peintre se doit de montrer les deux.

– Voudriez-vous, maître, montrer ma vérité ? – fit-elle avec prudence.

Il la regardait droit dans les yeux. Sa voix semblait plus assurée.

– Ecoute, Mayeken. Depuis toujours je voyais en mon père un modèle impossible à surpasser. Et maintenant je me dis que c'était un grand bâtisseur, qu'il m'avait montré la voie. Je ne sais pas si j'ai autant de talent que lui, probablement pas... Sûrement pas. Les grandes idées, je n'en dispose pas. Je ne vais pas fonder un style nouveau. Mais j'ai autre chose et cela devra suffire. C'est de l'empathie. Je sens exactement ce que le modèle tente de me cacher, mais qu'il voudrait que je découvre en lui. Et que je montre cette partie de sa vérité dans mon tableau. Tu sais, l'un de mes élèves, Frans Snijders, il ira loin. Il devrait prochainement intégrer la guilde. Un jeune homme d'enfer, je m'y connais. Il excelle dans les animaux et la nature morte. C'est de lui que j'ai appris l'art de la suggestion. Eh oui, même le maître est capable d'apprendre de son élève. Ce Snijders a pour l'habitude de couper, comme avec un couteau, une partie de sa composition et de la jeter hors cadre. La force de la suggestion ! C'est une chose extraordinaire... Je parle trop, je suppose. Mais je voudrais te faire comprendre : oui, je montrerai ta vérité, voudrais-tu seulement me la raconter ?

C'était comme si quelqu'un lui ôtait un lourd manteau qu'elle aurait porté et qui l'aurait écrasé toute sa vie. Elle leva la tête. Dehors, la neige s'intensifiait. Elle ne tombait pourtant pas majestueusement de haut en bas, mais se déplaçait horizontalement, de droite à gauche. Tel un fuseau mis en mouvement. La tempête commença à se calmer, les flocons de neige dansaient dans toutes les directions. Avait-on essayé de peindre la neige en mouvement ?

Elle se leva et alla dans un coin de l'atelier. Elle glissa son large dos dans l'espace étroit entre le mur et la table, comme si elle y cherchait un abri. Enfin il entendit sa voix grave :

– J’avais une belle robe. Elle était rouge. Je l’avais payée une fortune. C’était juste avant que le siège de la ville ne commence... [...]